

Le coton bio, aussi rentable



Après la privatisation, l'apprentissage

Depuis le déclin de la production industrielle au Kirghizistan, l'agriculture est devenue l'un des piliers de l'économie (37% du PIB en 2004). Dans le cadre de la réforme agraire, les terres ont été privatisées et distribuées aux populations rurales. Le pays compte aujourd'hui 250 000 exploitations privées. La plupart des villageois ne savent toutefois ni comment exploiter cette ressource de manière durable et efficace, ni comment survivre dans une économie de marché. Le projet BioCotton collabore avec des services de vulgarisation agricole, financés par la DDC. Des experts enseignent aux paysans le savoir-faire indispensable dans les principaux domaines de la production agricole. Les paysans bénéficient de conseils techniques et suivent des cours spécialisés. Ils apprennent à mettre sur pied une exploitation biologique, à rétablir la fertilité du sol, à appliquer une rotation rentable des cultures et à utiliser des engrais organiques. Ils échangent aussi leurs expériences et recherchent ensemble des solutions novatrices

Depuis trois ans, des essais d'agriculture biologique sont en cours dans la province de Jalalabad, au sud du Kirghizistan, région traditionnellement vouée à la culture du coton. Un projet financé par la Suisse s'attache à promouvoir des modes de culture sans produits chimiques, afin de réduire les nuisances écologiques et d'offrir à la population de nouvelles possibilités économiques. Par Aida Aidakyeva*.

Il y a quelques décennies à peine, les terres arables d'Asie centrale figuraient parmi les plus fertiles du monde. Hélas, elles ont été gravement dégradées par l'exploitation qu'on leur a imposée ces 30 dernières années. Pour la culture extensive du coton, les fermes collectives soviétiques utilisaient d'énormes quantités d'engrais chimiques, de pesticides et de défoliants. Après le démantèlement de l'URSS, les habitudes n'ont pas changé. « Ces pratiques n'abiment pas seulement les sols, elles nuisent aussi de manière dramatique à la santé des habitants », explique Ilya Domashov, une écologiste kirghize. « C'est l'une des raisons qui ont provoqué le désastre écologique de la mer d'Aral, en Ouzbékistan et au Kazakhstan. La culture biologique pourrait atténuer la menace que les produits chimiques font peser sur la nature et le bien-être des habitants. »

Cette agriculture met l'accent sur l'exploitation durable des ressources naturelles. Elle proscriit le recours aux produits chimiques et aux organismes génétiquement modifiés. Outre ses avantages évi-

dents pour l'écologie et la santé, elle peut aussi accroître les revenus des paysans. Le prix du coton « bio » est en moyenne de 20 pour cent plus élevé que celui du coton issu de la culture conventionnelle. En participant au projet BioCotton, les paysans peuvent aussi se procurer des semences de bonne qualité et suivre gratuitement des cours dispensés par une école d'agriculture. De surcroît, cela leur permet de contourner les nombreux intermédiaires qui tirent profit de la filière conventionnelle.

Le projet est financé par le Secrétariat d'État à l'économie (Seco), en partenariat avec l'Institut humaniste de coopération au développement (Hivos), basé aux Pays-Bas. Sa mise en œuvre est assurée par Helvetas. Nicolas Boll, responsable du projet, pense que le Kirghizistan recèle un potentiel formidable en matière d'agriculture biologique : « La région jouit d'un climat idéal pour la culture du coton. Les conditions naturelles sont favorables. Les méthodes biologiques sont promises à un bel avenir », commente-t-il.

qu'écologique

Des bienfaits réels, mais pas instantanés

Les paysans qui ont opté pour la conversion ont constaté que les bienfaits de l'agriculture biologique ne se font pas sentir immédiatement. Au contraire, les rendements commencent en général par chuter. Le sol a en effet besoin d'un certain temps pour retrouver la fertilité perdue durant les années où l'exploitation a été inadéquate. Mais sa structure s'améliore peu à peu, de même que la santé des végétaux. Orunbaev Suerkul, du village de Shaidan, se souvient d'avoir douté de la culture biologique il y a trois ans: «Je pensais que le risque d'échec était élevé. La première année, le rendement a d'ailleurs diminué, plaçant ma famille dans une situation financière critique. Mais il a commencé d'augmenter dès la deuxième année et cela s'est répercuté positivement sur mon revenu. J'espère que la hausse va continuer.» Kurbashev Mirzaakim s'est lui aussi décidé pour une gestion «en harmonie avec la nature». Il explique ce choix: «Je veux transmettre à mes enfants une terre propre et fertile. Je veux aussi leur apprendre de bonnes techniques agricoles pour qu'ils puissent vivre de cette terre à l'avenir.» Ce cultivateur admet que l'agriculture durable a entraîné un surcroît de travail pour les membres de sa famille, mais il en apprécie toutefois les avantages: «C'est une méthode respectueuse des sols, des insectes, etc. Elle implique une certaine créativité. J'ai complètement changé d'avis au sujet des produits chimiques. Je crois à présent que l'on peut très bien s'en passer.»

La conversion n'est pas pour tous

L'agriculture biologique convient aux petites exploitations en région de montagne, où les ménages possèdent assez d'animaux pour produire des engrais organiques. Les paysans «bios» doivent connaître la rotation des cultures, les méthodes naturelles de lutte contre les parasites et les moyens d'éviter la pollution du sol par l'eau s'écoulant des terrains voisins. Le défi s'avère trop lourd pour certains. Ainsi, 20 pour cent des participants ont été exclus du projet l'an dernier parce qu'ils ne remplissaient pas les exigences de la production biologique.



Par ailleurs, environ 4 pour cent des paysans ont quitté le projet de leur propre chef: «Les plus pauvres ont besoin d'argent rapidement. Ils tendent donc à s'en aller lorsqu'ils comprennent que la culture biologique n'améliorera pas tout de suite leur situation économique», explique Nicolas Boll. Le chef du projet prévoit néanmoins que les défections iront en diminuant d'année en année, car les paysans auront toujours plus d'informations sur les modalités et les exigences de cette forme d'agriculture.

En 2005, le coton bio du Kirghizistan a été acquis par Elmertex, une société allemande qui fabrique des textiles écologiques, notamment du linge de lit et des vêtements. Cette société s'est d'ailleurs engagée par contrat à acheter le coton kirghize jusqu'en 2008, et ce contrat peut être prolongé. D'autres acheteurs étrangers importants ont manifesté leur intérêt. Ils attendent que la production augmente et se stabilise. Pour répondre à la demande, de plus en plus de paysans se convertissent à la culture biologique: cette année, 450 exploitations produiront 300 tonnes de coton brut destiné à l'exportation. ■

(De l'anglais)

*Aida Aidakyeva est chargée de la communication au bureau de la coopération suisse à Bichkek (Kirghizistan)

Une niche à investir

Il y a quelques décennies, la production de coton comptait pour beaucoup dans le produit intérieur brut (PIB) du Kirghizistan. Après l'effondrement de l'Union soviétique, les surfaces consacrées à cette culture ont fondu de plus de 70%, surtout à cause de la crise économique. La baisse du niveau de vie – et de l'emploi – fut tout aussi brutale. Quelques années plus tard, le coton a repris sa place dans l'économie nationale. Aujourd'hui, la taille de ce secteur varie en fonction des prix pratiqués sur le marché mondial. En moyenne, «l'or blanc» fournit des emplois à un demi-million de personnes dans les provinces d'Och et de Jalalabad. Le Kirghizistan en exporte chaque année quelque 27 000 tonnes. Du point de vue macro-économique, il a tout intérêt à investir la niche du coton biologique sur le marché international. C'est ainsi seulement qu'il pourra résister à la concurrence de ses voisins, la Chine et l'Ouzbékistan, qui produisent du coton en grandes quantités.